

Arts et scènes

Mouron sort ses griffes

Le jeune auteur lausannois publie un roman hilarant, où il égratigne le milieu littéraire romand

Marianne Grosjean

On a croisé le gaillard à Morges, lors du Livre sur les Quais, où il dédicait son troisième ouvrage. Le Lausannois Quentin Mouron dresse dans *La combustion humaine* - dont le titre est un clin d'œil à *La comédie humaine* de Balzac - le portrait hilarant d'un éditeur genevois blasé. Ce dernier repère chez les écrivains quand «il y a littérature», mais édite tout de même des auteurs qu'il méprise. Il se montre cassant avec les aspirants romanciers et mielleux avec les journalistes ou les autorités culturelles du canton, susceptibles de lui accorder une subvention pour la publication d'un livre. En revanche, il perd de sa superbe en faisant la queue à la Migros, ce qu'il supporte difficilement. On s'amuse à repérer les personnalités locales, de Jean-Michel Olivier à Sami Kanaan, en passant par Charles Beer félicitant officiellement Joël Dicker pour son prix de l'Académie française en automne dernier.

Encore étudiant, le cadet des lettres romandes - 24 ans au compteur - bouclera son bachelor à la session d'hiver, «si tout va bien». Interview sur un banc, entre deux verres de chasselas.

Quentin Mouron, votre personnage, l'éditeur Morel, souligne le ridicule du



A 24 ans, le Lausannois Quentin Mouron publie son troisième roman. CHRISTIAN BRUN

petit monde littéraire romand. Avez-vous une dent contre le «milieu»?

Je n'ai pas vraiment à m'en plaindre. En vérité, je connais très peu les éditeurs, sauf le mien, qui est devenu un ami. Il m'a raconté pas mal d'anecdotes qui m'ont inspiré pour le roman. En tant qu'auteur, on se rend aussi vite compte de la bonne conduite à adopter.

Editeurs et auteurs, même combat dans le milieu?

Nous avons beaucoup en commun. On doit ménager la chèvre et le chou, notamment auprès des médias. Par exemple, quand un journaliste rédige une critique positive de notre livre, on va le remercier pour «ce très bel article» même s'il est passé à côté du sujet ou que c'est mal écrit. Evidemment, quand la critique est négative, on a moins de scrupules à en critiquer le style. Quant aux autorités du milieu culturel, ça ressemble à n'importe quel milieu professionnel: on gueule sur le patron entre collègues, mais dès qu'il est là, on se calme.

Vous décrivez les marginaux qui hantent les vernissages. Vous en rencontrez souvent?

Il y a des gens un peu fous qu'on retrouve quasi à chaque événement littéraire. Ils viennent raconter leur vie à l'auteur, dont ils n'ont en général pas lu le livre

mais en qui ils voient une oreille attentive.

«Morel était frappé du manque de cohérence de ces échanges, où chaque participant avait l'air de se parler pour lui-même.» Que vous inspirent les réseaux sociaux?

Je les trouve sociologiquement très intéressants. Certaines personnes passent leur journée à commenter des posts sur Facebook ou des articles de journaux en ligne. J'ai l'impression qu'en général, les jeunes ont une relation plus saine à Facebook: ils s'en servent pour prolonger des amitiés qu'ils ont déjà dans la vie réelle. C'est plus dans la tranche des 50-60 ans qu'on trouve des désœuvrés qui cherchent à s'exprimer, sur tout et n'importe quoi, à n'importe qui. Des personnes s'adressent aussi directement aux éditeurs sur les réseaux sociaux pour se plaindre d'une injustice qui leur est arrivée. De mes recherches, il me reste des compilations de centaines de commentaires absurdes.

Quelles ont été les réactions du milieu sur le livre?

Plutôt positives jusqu'à présent. J'ai même croisé Michel Moret (l'éditeur de l'Aire), qui m'a acheté un livre.

«La combustion humaine» Ed. Olivier Morattel, 113 pages